



À Rome, une exposition de la Villa Médicis révèle seize façons d'habiter et de penser autrement le monde

Chaque année, la Villa Médicis accueille des artistes, des écrivains, des architectes, des cinéastes ou encore des compositeurs venus poursuivre leurs recherches à Rome. Comment exposer ensemble une architecte, un romancier, une compositrice, un cinéaste ou une historienne de l'art ? Avec "Oracles, Beyond the Sea", la Villa Médicis relève le défi en réunissant les travaux de ses seize pensionnaires. De l'architecte Alia Bengana aux artistes Paul Maheke ou Enrique Ramirez à l'écrivain Marin Fouqué, cette exposition romaine préfère les trajectoires individuelles aux démonstrations collectives. Une constellation de pratiques qui raconte moins une génération qu'une année de recherches et de rencontres.



Enrique Ramírez, *Pirogue yagán* (2026). Photographie. 60 x 50 cm. Remerciements : Museo delle Civiltà di Rom. Photo : Thibaut Wychowanok.

Les 130 regards d'Enrique Ramírez

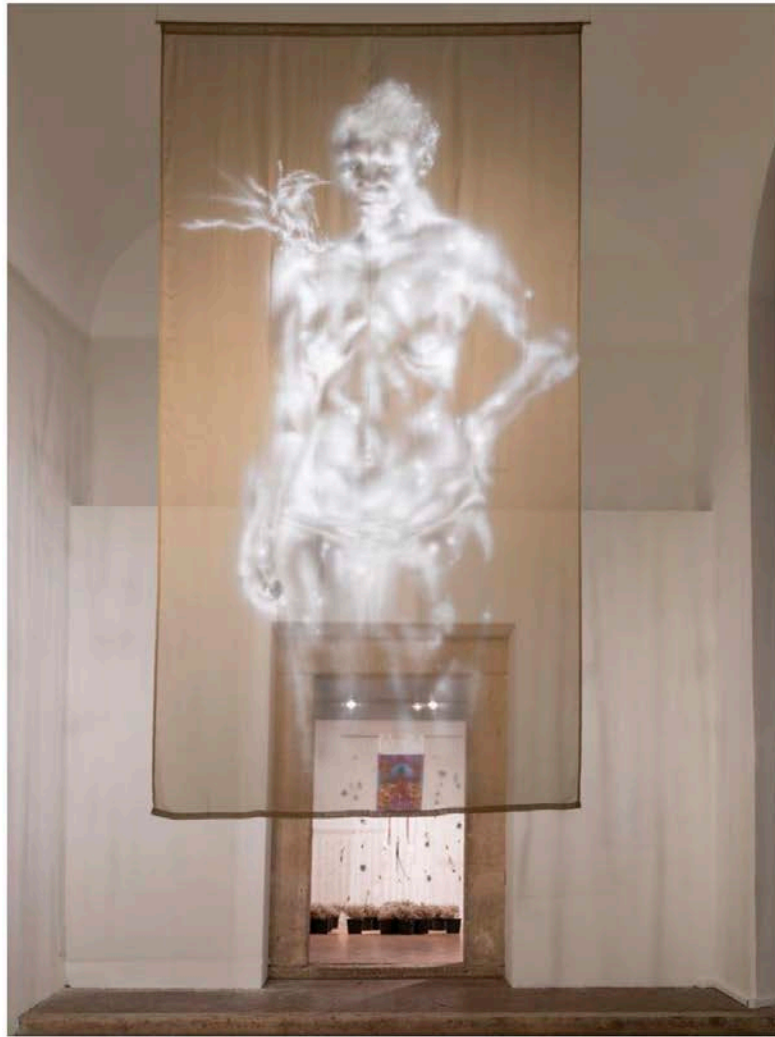
Ils sont **cent trente**. Cent trente regards. Cent trente visages dont on ne voit plus que les yeux, photographiés à la fin du 21^e siècle qui vous observent avant même que vous ayez commencé à regarder l'exposition. Cent trente hommes et femmes **Kawésqar**, peuple autochtone de Patagonie. **Enrique Ramírez** raconte ici leur histoire.

En 2008, l'artiste chilien participe à un documentaire qui leur est consacré. Au fil de l'enquête, plusieurs corps d'hommes et de femmes morts après avoir été exhibés dans les expositions universelles européennes sont retrouvés dans les réserves de l'université de Zurich.

Ils seront finalement restitués à leur communauté. C'est à cette occasion qu'Enrique Ramírez découvre un autre fantôme. **Un canoë yagán** conservé dans un musée romain. L'un des trois derniers exemplaires connus au monde. Depuis cent trente ans, il dort dans l'obscurité des réserves. Exposé une seule fois. Puis plus rien.

Le canoë n'est pas **un simple objet ethnographique**. *"Pour ce peuple, c'était la maison, l'école, le lieu où l'on se chauffait, le moyen de circuler entre les îles"*, raconte **Enrique Ramírez**. Toute une civilisation tenait dans cette embarcation de bois. Aujourd'hui, l'artiste travaille avec les représentants du peuple yagán afin d'obtenir son retour au Chili. Peut-être dans dix ans. Peut-être jamais. Peu importe. L'œuvre participe déjà au combat.

Les **cent trente portraits** correspondent aux **cent trente années** pendant lesquelles le canoë est resté prisonnier des collections européennes. **Enrique Ramírez** a supprimé tout ce qui pouvait rappeler le regard colonial. Plus de légendes. Plus de contexte ethnographique. Plus que des yeux. *"Je voulais qu'ils nous regardent à leur tour."*



Paul Maheke, *Les ombres des gisant.e.s se tiennent debout (figures noires)* (2026). Aérographe sur tissu. 287 x 140 cm. Courtesy : artiste, Galerie Sultana, Paris. Photo : Daniele Molajoli.

Avec Paul Maheke, les fantômes réclament leur place

Quelques mètres plus loin, les fantômes changent de visage. Ceux de Paul Maheke ne demandent plus à rentrer chez eux. Ils refusent simplement de disparaître. L'artiste franco-congolais, avec lequel *Numéro art* collaborait déjà il y a sept ans, poursuit cette exploration des corps invisibles qui traverse son travail depuis ses débuts. À Rome, les gisants découverts dans les catacombes croisent les archives des ouvriers africains ayant participé à la construction des chemins de fer coloniaux.

Les silhouettes semblent flotter entre apparition et effacement, comme si elles hésitaient encore à rejoindre le monde des vivants. **Paul Maheke** parle d'un geste de "ré-empowerment" : redresser le corps couché, rendre une verticalité à ceux que l'histoire a condamnés à demeurer hors-champ. Ici, les spectres ne hantent pas les lieux. Ils réclament une place dans le récit.



Ben Russell, *Le fantôme souriant* (2026). 2 x 30', S16 mm sur vidéo, son, LED. Photo : Thibaut Wychowanok.

L'exposition de Ben Russell, une expérience sensorielle

Chez **Ben Russell**, le fantôme est **moins une figure qu'une méthode**. Le cinéaste américain transforme Rome en **expérience sensorielle**. Son film, tourné entre les ruines antiques, les stations de métro, les manifestations du 25 avril ou les ateliers de restauration, refuse toute carte postale. La ville devient une superposition de temporalités où les siècles se traversent comme des couches géologiques. Les ruines cessent d'être des monuments. Elles redeviennent des espaces habités.

Ben Russell filme Rome comme on filmerait une forêt : un organisme vivant où rien n'est jamais totalement mort. C'est probablement l'une des œuvres les plus cinématographiques de l'exposition, mais aussi l'une des plus discrètes. Elle demande du temps. Le même temps que celui qu'il faut pour apprendre à regarder une ville autrement.



Marie-Claire Messouma Manlanbien, *Myriades* (2026). Tissage, céramique, poésie, couture. Photo : Daniele Molajoli.

Le processus de recherche, principale œuvre d'art de l'exposition

Ailleurs, la compositrice **Giulia Lorusso** fait presque disparaître son œuvre. Sa musique accompagne silencieusement l'ascension de l'escalier monumental avant d'être interprétée en concert, comme si la partition refusait de se laisser enfermer dans les murs d'une exposition. **Marie-Claire Messouma Manlanbien** compose quant à elle un paysage fait de fibres végétales, de plantes médicinales et de tissages où le soin devient une manière de penser les transmissions entre continents.

Randa Maroufi expose les coulisses d'un film en devenir plutôt qu'un résultat définitif, rappelant qu'une résidence est d'abord un lieu de recherche. **Baptiste Pinteaux**, enfin, exhume l'histoire presque oubliée du collectif queer américain **Pajama**, offrant **une autre généalogie des communautés LGBTQ+** bien avant Stonewall.



Hugo Lidenberg, *La tour Montparnasse est ma mère et l'hôtel Pullman est mon père* (2026). Vidéo, 12'. Photo : Daniele Molajoli.

La Villa Médicis, un laboratoire de création

Chercher ce qui relirait tous ces pensionnaires dans l'exposition serait une erreur. **La Villa Médicis** n'a jamais eu vocation à produire une unité de pensée ou esthétique. Elle offre autre chose, beaucoup plus rare : du temps. Le temps de douter, de bifurquer, de se perdre parfois.

Une année pendant laquelle une architecte peut travailler à repenser la brique et démonter le béton, un artiste tente de rapatrier un canoë oublié, une historienne de l'art répare une mémoire familiale et un romancier transformer un sac de boxe en objet littéraire. Ce n'est peut-être pas une exposition cohérente. C'est beaucoup mieux que ça. C'est **une collection de personnalités** qui nous partagent leur façon **d'habiter le monde**.

"Oracles, Beyond the Sea", exposition des pensionnaires 2025-2026 de la Villa Médicis jusqu'au 7 septembre 2026 à la Villa Médicis, Académie de France à Rome, Viale della Trinità dei Monti, Rome. Commissariat Roberto Pontecorvo, Imma Tralli.